

sexual politics

by Kate Millett · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/sexual-politics-resume>

Summary

En 60 secondes

Kate Millett ouvre sur une scène de sexe et refuse de détourner le regard. Chez Henry Miller et Norman Mailer, des hommes séduisent des femmes dociles, puis les humilient, les battent ou les assassinent — et elle y lit de la politique, non de l'érotisme. Elle définit le patriarcat comme « la priorité de droit de naissance par laquelle les mâles dominent les femelles », entretenue par la convention sociale, non par la biologie. Puis elle passe en revue Lawrence, Freud et la révolution sexuelle, montrant comment même la libération a maintenu les femmes à leur place. Le livre est devenu un texte fondateur de la deuxième vague du féminisme — et a rendu Mailer furieux.

Pourquoi le lire

Voici le livre qui a appris au féminisme à lire la littérature comme un document de pouvoir. Millett montre que le sexe — la chose la plus « privée » que nous fassions — est structuré par les mêmes hiérarchies que le gouvernement et le travail. Si vous voulez comprendre la deuxième vague du féminisme, les textes clés du féminisme radical, ou pourquoi la révolution sexuelle des années 1960 a déçu les femmes, voici la source. Les lecteurs de critique littéraire et quiconque s'interroge sur la manière dont la fiction encode la domination y trouveront de l'électricité.

Les idées clés

Une scène de sexe est un document politique

Millett ouvre le livre en citant Henry Miller et Norman Mailer, puis ralentit sur leurs scènes de sexe. Chez Miller, un personnage masculin principal séduit une femme complaisante, affamée de sexe de façon insatiable — puis l'humilie. Chez Mailer, la séduction se termine plus mal : la femme est battue, agressée sexuellement ou assassinée. Millett refuse de traiter tout cela comme une simple excitation. Elle soutient que ces scènes portent des sous-entendus politiques : en punissant les femmes de leur sexualité, les personnages masculins font respecter les règles du patriarcat. Et elle va plus loin — elle lit Miller et Mailer comme des doublures de leurs propres personnages masculins, des auteurs enlisés dans des mythes sexuels violents conçus pour maintenir les hommes en classe dirigeante. L'enjeu est tout le canon littéraire : si ces scènes sont de la politique, alors la critique doit les juger comme de la politique.

Le geste d'ouverture de Millett consiste à vous faire voir la coercition là où on vous a appris à voir la passion. Le schéma se répète d'auteur en auteur : le désir d'une femme est accueilli, puis puni, et la punition est présentée comme sa nature. Ce qui surprend le lecteur, c'est l'assurance de la

lecture — Millett traite la scène de chambre comme un document civique, la preuve de qui gouverne qui. Une fois ce cadre accepté, les scènes cessent d'être un art transgressif et se mettent à ressembler à de l'application de la loi.

À essayer: Relisez une scène de sexe d'un roman que vous avez adoré et posez une seule question : qui détient le pouvoir dans cette scène, et qu'arrive-t-il à la personne qui en a moins ?

Genet écrit la contre-scène

Juste après les passages de Miller et Mailer, Millett se tourne vers Jean Genet — et son ton change. Là où les auteurs américains punissent les femmes de leur désir, Genet écrit des scènes de sexe queer qui examinent de façon critique les mythes sexuels que tout le monde tient pour acquis. Son œuvre ne blanchit pas ces mythes ; elle les expose. Millett dit que Genet pointe le « délire malade du pouvoir et de la violence » qu'il faut analyser si la société veut un jour parvenir à la libération sexuelle. Il devient sa preuve que la fiction peut faire le contraire de ce que font Miller et Mailer : au lieu de rejouer la domination, elle peut la disséquer sur la page.

Genet importe pour l'argument de Millett parce qu'il rompt le schéma. Si tous les écrivains étaient comme Miller et Mailer, on pourrait accuser l'époque ou le genre. Genet montre que les mythes sont des choix — les auteurs peuvent interroger le pouvoir au lieu de le célébrer. Sa formule pour ce qui doit être analysé, le « délire malade du pouvoir et de la violence », devient le diagnostic du livre en miniature : la libération exige d'abord de nommer le délire.

À essayer: Trouvez un roman ou un film qui traite le désir comme une question plutôt que comme un scénario, et observez ce qu'il fait différemment avec le pouvoir.

La politique est tout arrangement où un groupe en contrôle un autre

Millett suspend les exemples littéraires pour bâtir sa théorie, et le premier geste est une redéfinition. « Politique », dit-elle, ne désigne pas l'étroite affaire des élections et des partis. Cela désigne les relations structurées par le pouvoir — tout arrangement par lequel un groupe de personnes est contrôlé par un autre. Cette définition est le pivot de tout le livre. Dès que la politique signifie le contrôle plutôt que les campagnes électorales, la relation entre les sexes devient une question politique, et la chambre à coucher rejoint l'urne comme lieu de domination. Le chapitre transforme des scènes éparses de domination en un système unique et nommable.

La redéfinition accomplit un travail énorme en silence. Si la politique ne signifie que le vote, alors le sexe paraît privé, et sa critique paraît bigote. Si la politique signifie toute structure où un groupe en contrôle un autre, alors le foyer, le lit et le roman sont tous des arènes politiques. Le cadre de Millett est ce qui lui permet de lire la fiction et les arrangements sociaux avec le même instrument — et c'est pourquoi le titre du livre sonne scandaleux et est, à ses yeux, simplement exact.

À essayer: Choisissez une relation de votre semaine — une réunion, un dîner de famille — et demandez-vous qui contrôle qui, et comment ce contrôle est rendu naturel.

Le patriarcat comme droit de naissance : « les mâles dominent les femelles »

Une fois la politique redéfinie, Millett nomme le système qu'elle décrit depuis le début : le patriarcat, « le droit de priorité conféré à la naissance par lequel les mâles dominent les femelles ». La formule joue un double rôle. « Droit de naissance » saisit la manière dont cet arrangement se présente — comme quelque chose d'hérité, de naturel, dû aux hommes dès l'origine. Mais Millett insiste : il est maintenu par la convention sociale, non par la biologie. La priorité des mâles n'est pas un fait de la nature ; c'est une règle qu'il faut enseigner, faire respecter et renouveler sans cesse. Cette distinction — la convention, non la biologie — est la thèse centrale du livre sur l'origine de la hiérarchie sexuelle et, par conséquent, sur la possibilité de la démanteler.

Tout le livre repose sur la distinction entre convention et biologie. Si la domination masculine était biologique, la critique serait vaine et la réforme contre nature. Puisqu'il s'agit d'une convention sociale, elle est contingente — donc contestable. Cette définition éclaire aussi la méthode du livre : pour démontrer qu'une chose relève de la convention, il faut l'exhiber partout, dans la fiction, dans les institutions, dans l'éducation des enfants, jusqu'à ce que son « caractère naturel » s'effondre sous le poids des répétitions.

À essayer: Repérez cette semaine un moment où une règle de genre est présentée comme « la nature des choses », et demandez-vous qui profite de ce qu'elle paraisse naturelle.

Regardez qui occupe chaque position de pouvoir

Millett vous demande simplement de regarder autour de vous. L'armée, la police, les fonctions politiques, les sciences — peuplées presque exclusivement d'hommes. Même la conception de Dieu est typiquement représentée comme masculine. De ces observations, elle tire la conclusion structurelle : parce que les hommes occupent toutes ces positions de pouvoir, ils dominent la relation entre les sexes, et les femmes sont subordonnées. La force de l'argument tient à son caractère ordinaire — nul besoin de conspiration, juste un recensement de qui commande, qui juge, qui définit le divin. La hiérarchie au sommet de la société se reproduit dans la relation la plus intime qui soit.

L'observation est presque trop simple pour ressembler à un argument — et c'est là le propos. Millett décrit un monde si familier qu'il devient invisible ; sa méthode consiste à rendre le schéma visible en l'énumérant. Quand chaque institution de la force, du droit, du savoir, et même du ciel, est masculine, la subordination des femmes cesse de ressembler à une série d'arrangements personnels pour ressembler à un système unique aux multiples adresses.

À essayer: Choisissez une institution que vous fréquentez cette semaine — le travail, l'école, l'église — et comptez qui y occupe les positions d'autorité.

L'amour romantique comme camouflage

Millett se tourne ensuite vers la plus sentimentale des institutions : l'amour romantique. Sa thèse est que l'amour masque le déséquilibre de pouvoir entre les hommes et les femmes — et que ce

masque laisse les femmes vulnérables à l'exploitation émotionnelle. Comme preuve, elle pointe le bilan comptable : les femmes ont généralement moins de pouvoir économique que les hommes et gagnent moins. Le récit romantique dit aux femmes que la dévotion est leur domaine ; l'économie leur dit qu'elles ne peuvent se permettre de partir. L'amour, dans la lecture de Millett, est l'idéologie qui fait qu'un arrangement inégalitaire ressemble à un choix — et c'est précisément ce qui le rend si difficile à refuser.

C'est l'une des observations les plus froides du livre : la monnaie de l'amour est émise par la partie qui détient le plus de pouvoir. Parce que les femmes ont une position économique plus faible, les termes émotionnels d'une relation sont fixés à leur désavantage, et l'exploitation peut revêtir le costume du romantisme. Ce qui frappe les lecteurs, c'est l'actualité de l'argument — l'écart que décrit Millett entre le sentiment et le pouvoir de négociation demeure l'écart sur lequel se négocient encore la plupart des relations.

À essayer: Ayez une conversation honnête sur l'argent et la prise de décision dans votre relation la plus proche, et observez qui s'incline devant qui.

La force, ce volet dont personne ne parle

Millett nomme l'élément du patriarcat que la discussion polie évite : la force pure et simple. Nous ne réfléchissons guère, dit-elle, aux manières dont la force est employée pour soutenir le système — et c'est pourtant là le but de la violence sexuelle, qui est chose courante. Cette thèse relit la violence sexuelle non comme une déviance ou une pathologie privée, mais comme un instrument de contrainte : le mécanisme qui maintient la hiérarchie en place en en rendant les coûts visibles à chaque femme. C'est l'une des pensées les plus brutales du livre : la violence n'est pas un dysfonctionnement du système, elle est l'un de ses instruments.

L'intuition est structurelle : si une hiérarchie a besoin d'entretien, cherchez ce qui punit les désertions. Millett situe cette punition dans la violence sexuelle, et sa fréquence tient lieu de preuve. Cette lecture déplace la question de « pourquoi tel homme agit-il ainsi ? » vers « à quoi cela sert-il au système ? » — un déplacement radical en 1970, et qui reste aujourd'hui le socle de l'analyse des violences faites aux femmes.

À essayer: Observez comment la sécurité — où vous marchez, quand vous sortez, comment vous verrouillez — structure votre journée, et contre quoi cette routine vous protège.

La révolution sexuelle qui n'a pas eu lieu

Millett passe ensuite au crible la décennie que l'on croyait avoir libéré les femmes. Sa critique de la révolution sexuelle des années 1960 : elle n'a pas apporté aux femmes la véritable libération espérée. Les comportements et les normes sexuels ont changé — on en parlait, on en faisait, on en écrivait — mais les rôles de genre traditionnels persistaient en dessous. La révolution, dans son récit, a changé les activités en laissant la hiérarchie intacte : les hommes ont gagné un accès plus facile, les femmes de nouvelles attentes, et la vieille structure de qui commande à qui a survécu à la fête. C'est un chapitre volontairement décapant, qui vise l'autosatisfaction de la

contre-culture.

L'argument sépare deux choses que l'on confond d'ordinaire : la liberté sexuelle et la liberté des femmes. Le point de Millett, c'est que la première peut s'étendre pendant que la seconde reste immobile, car l'agencement du pouvoir sous-jacent n'a jamais été renégocié. Voilà pourquoi ce chapitre pique encore — chaque génération redécouvre que l'on peut installer des mœurs neuves sur un vieux matériel, et qu'un comportement « libéré » peut servir la même vieille hiérarchie.

À essayer: Demandez-vous si une norme « libérée » que vous suivez a changé qui décide, ou seulement ce qui est permis.

Qui a défini le plaisir, et pour qui

Dans le même chapitre, Millett élargit l'objectif à l'histoire. Le plaisir sexuel, soutient-elle, a été défini et contrôlé tout au long de l'histoire par les hommes et selon leurs attentes à l'égard des femmes. La thèse ne dit pas seulement que les hommes ont restreint le plaisir des femmes, mais qu'ils en ont rédigé les termes mêmes — ce qui comptait comme désir, ce qui comptait comme vertu, ce qu'une femme était censée vouloir. Contrôler la définition, c'est contrôler l'expérience. Lu à côté de sa critique des années 1960, ce passage suggère que la révolution a changé les règles sans changer qui les écrivait.

C'est la thèse historique la plus profonde du livre : le pouvoir opère au niveau du sens. Quiconque définit ce qu'est le plaisir en a déjà décidé la politique, avant tout acte. L'histoire de la définition chez Millett explique pourquoi la libération a semblé inachevée — les femmes ont hérité d'un vocabulaire du désir écrit par les hommes, et parler une liberté nouvelle dans une vieille langue produit exactement la contradiction qu'elle a diagnostiquée dans la révolution sexuelle.

À essayer: Remontez à l'origine de vos propres idées sur ce qui est « sexy » ou « convenable », et demandez qui a profité de vous les enseigner.

La féminité, produit manufacturé

Millett examine la construction sociale de la féminité elle-même, et la critique vise la façon dont les corps des femmes ont été objectifiés et marchandisés. La féminité, dans son récit, n'est pas une nature mais un produit — fabriqué par les attentes, revendu aux femmes, porté jusqu'à se confondre avec un soi. Elle relie cela au dommage intérieur : l'effet des attentes sociales sur la perception de soi et les relations des femmes. Une femme apprend à se voir comme un objet, puis organise ses amours autour de ce regard. L'enjeu du chapitre est intime — il s'agit de savoir comment le système entre en une personne et se fait appeler sa personnalité.

L'argument anticipe une idée aujourd'hui familière : le genre se fabrique, il ne se trouve pas. Mais la version de Millett est plus tranchée sur le commerce — l'objectification n'est pas seulement un regard, c'est un marché, dont les corps des femmes sont la marchandise. La

surprise est le coût relationnel qu'elle identifie : une fois que l'on a appris à être un objet, même les relations les plus proches se règlent dans cette monnaie, et la perception de soi devient un lieu de politique.

À essayer: Listez trois traits « féminins » pour lesquels on vous a félicitée enfant, et demandez lesquels ont servi quelqu'un d'autre que vous.

Des rôles de genre installés dès l'enfance

Millett remonte la machinerie jusqu'à son point de départ : la socialisation des enfants. Du fait de la manière dont les enfants sont élevés, les rôles de genre sont inculqués dès le plus jeune âge, façonnant leur compréhension du genre et de la sexualité bien avant qu'ils puissent évaluer quoi que ce soit. La nursery est l'endroit où se transmet la priorité de droit de naissance — garçons et filles apprennent leurs rôles par les compliments, les corrections, les jouets et le ton, et au moment où ils peuvent y réfléchir, ces rôles leur semblent être eux-mêmes. C'est ainsi qu'une convention sociale parvient à passer pour de la biologie : elle est installée avant l'arrivée des outils nécessaires pour la remettre en question.

C'est le mécanisme qui sous-tend la thèse centrale du livre. Si le patriarcat est une convention et non une donnée biologique, quelque chose doit convertir la convention en conviction — et Millett situe ce convertisseur dans la socialisation de l'enfance. Cette intuition explique la durabilité du système : chaque génération apprend la hiérarchie comme si elle l'avait découverte, et c'est pourquoi le sentiment du « naturel » survit à toutes les révolutions qui ne touchent pas la nursery.

À essayer: Observez comment les adultes réagissent à un garçon qui pleure face à une fille qui s'affirme, et notez quels comportements sont corrigés.

Lire Freud contre Freud

Millett s'attaque au théoricien du sexe le plus influent du siècle : Sigmund Freud. Elle analyse les idées freudiennes et en propose de nouvelles interprétations pour expliquer la construction sociale du genre. La manœuvre est à double tranchant — elle prend Freud au sérieux, comme l'autorité dont tout le monde parle le langage, puis le réinterprète, transformant les descriptions de la manière dont les femmes sont façonnées en preuves de la manière dont elles sont fabriquées. Là où le récit de Freud peut être lu comme de la nature, Millett y lit le compte rendu d'une construction sociale. L'enjeu est de taille : si la théorie fondatrice de la féminité est une description d'un conditionnement et non d'un destin, la défense par la « biologie » perd son témoin principal.

La réinterprétation de Millett est l'acte de lecture le plus lourd de conséquences du livre, car Freud a fourni le langage au son scientifique de la nature féminine. En le relisant comme un théoricien de la construction sociale plutôt que comme son rapporteur, elle convertit l'argument le plus fort en faveur du caractère naturel du patriarcat en un argument contre lui. La méthode importe autant que la conclusion : aucune autorité n'est au-dessus d'une réinterprétation à la

lumière de qui bénéficie de son autorité.

À essayer: Prenez une affirmation « au son scientifique » sur le genre que vous avez absorbée et demandez-vous si elle décrit la nature ou un dressage.

La hiérarchie tendre de Lawrence

Dans la seconde partie du livre, Millett s'installe dans une longue réflexion littéraire, et « L'Amant de Lady Chatterley » de D.H. Lawrence est sur la table. Le roman était célèbre comme un scandale d'explicité — pourtant Millett lit au-delà du choc pour atteindre la structure. Elle examine comment le roman reflète les constructions patriarcales et renforce la domination masculine à travers sa représentation des relations sexuelles. L'aventure amoureuse qui ressemble à une libération est, selon sa lecture, un arrangement dans lequel les termes restent masculins. Lawrence devient le cas qui prouve sa méthode : même le livre le plus « transgressif » peut être un manuel de la priorité de droit de naissance dès lors qu'on le lit comme de la politique.

Lawrence est le test parfait de la thèse de Millett, car sa réputation était celle d'un libérateur du langage sexuel. Si même lui renforce la domination masculine dans la représentation de sa relation centrale, alors l'explicité n'est aucune garantie d'égalité — le contenu du désir importe plus que sa permission. Cette lecture montre pourquoi le livre avait besoin de chapitres entiers et pas seulement des scènes de choc de l'ouverture : la hiérarchie se cache le plus confortablement dans les œuvres célébrées pour avoir enfreint les règles.

À essayer: Relisez un roman célébré pour sa franchise sur le sexe et demandez-vous si sa franchise a changé qui détient le pouvoir dans l'histoire.

Les meilleures citations

- "le droit d'aïnesse par lequel les mâles dominant les femelles" - Kate Millett
- "délire morbide de pouvoir et de violence" - Kate Millett

Limites

La méthode de Millett — lire les romans comme des documents politiques — peut aplatir ce qu'elle examine ; réduire des œuvres complexes à leur contenu politique est une critique que le livre a essuyée de la part de critiques comme Camille Paglia. Ses lectures de Miller, Mailer et Lawrence sont sélectives et polémiques, construites pour prouver une thèse plutôt que pour peser l'ambivalence. Son engagement avec Freud a été contesté par des penseurs psychanalytiques, notamment Juliet Mitchell, qui soutient que les féministes l'ont mal lu. Et le statut du livre, comme ceux de Friedan et de Greer, a décliné avec le temps. Ses généralisations sur « les hommes » et « les femmes » s'accordent aussi mal avec les réflexions ultérieures sur la race, la classe et la sexualité.

En une phrase

La politique sexuelle est de la vraie politique : le dispositif par lequel un groupe de personnes en contrôle un autre court depuis l'armée et le concept de Dieu jusqu'à la chambre à coucher et le roman.

Pour qui

Les lecteurs qui veulent le document fondateur de la critique littéraire féministe radicale et l'arrière-plan intellectuel de la deuxième vague du féminisme. Aussi quiconque soupçonne que les livres et films célébrés comme « libérateurs » méritent un examen plus rigoureux de qui y détient le pouvoir.